

*GUERRE*

Dans la crypte encombrée où elles relâchent, abri naturel surgi sous la pression du feu, mais îlot de paix dans la mer d'outrage, une herbe courte repousse sur la ruine, végétation expresse et familière née d'une rosée engrangée par l'aube, qui couvre les décombres. Blocs, immeubles, fragments d'usine projetés à distance de leur site, retombés là comme une poussière dans l'ordre aimanté de ses grains, forment une enceinte secourable, pareils aux bivouacs pionniers qu'un feu en leur centre protège des bêtes féroces. Disposés en rayons de cercle, les murets anciens d'une tour de H.L.M. braquent leurs allées sur le désert, la poussière. C'est dans cette carrière de ruines, le défaut même de feu qui éloigne les bandes d'animaux survivants, des chats qui font avec les rats bon ménage, une girafe échappée au massacre d'un jardin zoologique balançant le hamac de son cou où un fil d'air repose. Ni trêve des bêtes ni celle promise du paradis, mais la paix de l'enfer terrestre où les lions rescapés ont été mangés. Les bêtes d'eau manquent le plus, les chiens s'abreuvent au goulot des bouteilles, patiemment, comme jadis au goutte à goutte des robinets. Mais plus de libellules, de

grenouilles, de poissons. Rien qui ramène au chaos originel, pas de fosses bourbeuses grouillant d'embryons avec une aile et une patte. Rien non plus du déluge qui soit à exemplaire unique. Tout va par bande, de ce qui continue, jusqu'aux sangliers solitaires, et dit-on aux putois. Une saison unique, digne à ce titre d'entrer dans l'Arche, règne. Un climat continental, comme si la terre y concentrant ses forces voulait regagner sur ses bords, tandis que les horaires errent, s'amassant fugitivement où il y a des hommes.

Les Amazones sont arrivées là, montées, pressant leurs cent chevaux dans la recherche tardive d'un quartier. Prothoé, l'éclaireuse, a suivi les traces d'échafauds, de poutres descellées, de soubassement, par l'empreinte de poussière qu'elles laissent sur le sol.

Ici une ville, une banlieue ont été soufflées laissant comme toujours leurs ombres matérialisées, leur fossile immédiat. Le soufflage, d'ordinaire, indique une déportation d'immeubles, de villes entières. A des dizaines, des cinquantaines de kilomètres alentour, le chaos reforme un abri. La vie n'a pas disparu — elles en sont témoins, elles, la horde, les centaines, femmes traînant derrière elles leurs enfants liés au cheval nourricier —, la vie n'est pas anéantie, mais déplacée, réfugiée. Prothoé qui parmi toutes a exercé son œil comme jadis l'oreille fidèle aux pas des chevaux sait, hors les traces, repérer les cirques de béton, suivre la tête solide, la teinte fragile d'un moment (aube, midi, soir) qui suspend la poussière. Elles poussent leurs che-

vaux plus loin, cliquetant non des mors, mais des casseroles, juchées sur des selles renforcées par des plaids, tandis qu'une fillette mène un chariot par la bride. Puis elles forcent l'allure, chargent sur les rares camions, les trente bazoukas, la foreuse. L'eau qui s'enfonce à des profondeurs, moitié d'anneau dont la foreuse est l'autre, devient seule capable de les abreuver. La vie n'a pas disparu, elle va seulement aussi vite que la mort, il faut la rejoindre à la course. Dans l'éclipse du vacarme, de la fission générale, des aires renaissent qu'il faut atteindre pour reprendre base et force.

Quand Prothoé devant soi, entre deux blocs crevassés, comme d'un sommet on voit une vallée, mais d'un plat absolu du désert, et sans qu'il y eût coude ou détours, aperçut le passage, et qu'elle recula pour sommer ce mirage réel de se dissoudre, elle vit aussi le crépuscule. Temps vertical demeuré intact, souche détachée des successions anciennes.

Du geste elle amena vers elle la cavalière qui la suivait. L'heure ne venait que si venait le lieu. Dans la désorganisation de la guerre, l'une rejoignait l'autre. Les Amazones passaient le jour à chasser un moment du jour, le temps réduit à ses trois âges, matin midi et soir, parce qu'avec lui était le hall, l'assise de bois, de meulière, de béton, où elles se reposaient. Emmitouflée de laine, de cuir, un plastron de papier qui retarde le froid lui doublant la poitrine, la cavalière à qui Prothoé fait signe avance. Montée sur sa jument dont la pareille la veille s'est fourbue, le front triomphant des épaisseurs : Penthésilée. Et derrière elle, Méroé, Othréée, entourées

de compagnes, puis d'autres affairées aux enfants, à l'attirail de la troupe. Prothoé s'écarte, elles se mettent en file. Penthésilée passe. L'étroitesse du chemin fait une reine de celle qui marche en tête. Une à une elles pénètrent dans l'abri. Elles voient la poussière plus claire, le crépuscule d'un soir de printemps, rempli d'heures lentes à devenir noires. Elles se hâtent, inquiètes de le voir disparaître, s'anéantir ou resurgir plus loin. Un ressac de séisme, un tremblement de ce qui n'est pas la terre, peuvent d'un moment à l'autre éloigner l'abri. Pour l'instant il est stable. Incontrôlable mécanisme d'une survie que des yeux clos, un changement d'émotion, obtiennent. Le cirque s'est déposé là, bien arrêté, plus sensible à un soupir qu'à une radiation. Contre les ondes de force parfois des ondes plus fines gagnent, tressaillements, battements de paupière. Un indéterminisme du frisson l'emporte sur les magnétismes ennemis. Peut-être doivent-elles le repos à l'émotion de Jeanne qui n'a pu retenir un soupir. A l'endroit aperçu, Prothoé ne répond pas par un cri de vigie mais par un geste et les yeux fermés d'une sœur Anne des cils. Ah s'il suffisait de respirer pour voir le monde se repeupler de ce qu'il y a de bon au monde! Le crépuscule enviable accepte l'amarrage frêle. La moitié d'entre elles est entrée, celles qui restent vont du côté où leurs paupières se ferment. Quand elle les rouvre, Othérée, l'ornithologue, désigne une alouette prise dans un échassier, les oiseaux de deux migrations embrouillés par la mort. Elles sont dans une ancienne cour de H.L.M., un bout de bâtisse jusqu'au premier étage avec la loge ancienne du gardien dont la porte bat. Un arbre est vert, plus loin, un reste de métro station Argentine. Jeanne dit qu'elle le reconnaît, que, pour qu'il se conserve vraiment, suffit

qu'un lieu existe dans le souvenir, qu'il ait compté pour quelqu'un. Mais elles ne s'étonnent plus devant les morceaux de lac, les berges vides, les murs coupés par des places, le compost d'endroits. La guerre a deux ans.

Il n'importe plus aux Amazones qu'Est et Ouest l'aient déclenchée, qu'il n'y ait plus d'ennemi principal, mais des ennemis jumeaux. Les armes à longue portée, maintenant dérégées, font valser à l'aventure l'environnement qu'elles épargnent. Les Amazones ne connaissent que le pays agrandi par la bombe, auquel elle donne ses contours. Elles traversent une France qu'un faible coup d'État a doté d'un despote maigre, Gombault, s'enfoncent dans une zone barrée de la carte, évitant jusqu'aux partisans qui s'y trouvent, proches d'eux pourtant par l'adversaire deux fois commun, par un refus semblable d'obéissance aux puissances. Elles vont de halte en halte, reprenant souffle, élevant leurs enfants, dans de brefs répit, leur donnant des concentrés de vie, de tendresse, de savoir.

Restée la dernière, yeux clos, Prothoé ne voit pas la petite métallurgie à deux feux, l'hôpital, le musée, entrer dans l'abri. Elle les entend seulement, reconnaît le camion dont les pneus sont usés, les chevaux plus légers de porter des enfants, le pas des femmes du Nord, celui des femmes du centre, à la façon dont les bêtes pèsent sur le sol. Elle entend aussi le bruit des objets qu'on déballe, les voix qui maintenant montent : « C'est une usine. — C'est Montreuil. — C'est un morceau de Saint-Pierre-des-Vosges. — J'y suis allée, je le reconnais,

c'est la fontaine du boulevard de Strasbourg à Toulon... »

Le jour, le matin, apparaissent, disparaissent qu'il faut saisir à la hâte, profiter d'ablutions faites avec un savon si mauvais qu'il laisse entre la crasse des ornières de propre. Prothoé pénètre à son tour, voit les chevaux encore harnachés. Les grandes unités ennemies fonctionnent sur plan et calcul. Elles sur plan et calcul aussi. Mais sans communication, exposées à la survie ou à la destruction, à coup d'une chance contre l'autre. Ici, il n'y a vraiment qu'elles, hautes à voir pour qui les apercevrait du sol, et un flot d'herbe, si mince. La faim. Elles ne se servent de leurs jumelles, courtes cornes de daim sur le front, que pour en manger le cuir. Les chiens de garde sont tout ce qui reste du cheptel qu'elles avaient. Les chevaux tirent sur des liens étranges qui leur servent de brides, ceintures de laine, fil rouge mêlé de bleu, prises à d'anciennes trames, incommestibles. Ils allongent des cols chauves et ceux qui conservent une crinière qui n'a pas été transformée en espadrille, en brassière d'enfant, la portent tressée serré pour échapper à l'envie.

L'enfant impossible réclame déjà à manger. Dans l'excès de sa joie, il s'y prépare, se peint le visage de salive transparente, s'orne invisiblement. L'enfant facile, une petite fille qui n'a pas six ans, lui dit : Il n'y aura pas grand-chose. Les vivres vont des mères aux enfants, il n'y en a plus au sein. L'âge du plus jeune dit celui de la guerre. L'âge du plus âgé, le plus ancien ralliement.

Les enfants rassasiés, la nuit faite, donnaient l'impression d'un long séjour possible. Elles se délassaient. Elles s'asseyaient sur l'herbe. Mais pas comme au début, en groupe : celles qui avaient les premières rejoint Penthésilée, celles qui l'avaient suivie en exil, celles qui l'avaient accompagnée à Mycènes. Celles qui à Paris avaient monté l'imprimerie de la rue des Cascades, diffusé ses textes. Elles ne s'assemblaient plus selon les discours qu'elles aimaient, le « Femmes reprenez les armes », le « Pour le retour des femmes ». Leur dessin sur le sol ne disait pas l'histoire des armes et des livres. Elles s'asseyaient ensemble, laissant autour d'elles paître les chevaux.